

Lumières dans la steppe

Le métier d'artiste permet parfois des plongées au sein d'univers singuliers, dont l'entrée se cache dans les marges de notre grand monde globalisé. Cet été, j'étais invitée en Mongolie par Land Art Mongolia (LAM 360°), une biennale d'art qui se tient à chaque fois dans une région différente du pays. Elle est organisée par une ONG établie à Ulan-Bator, dont le but est de sensibiliser le public à des sujets comme la durabilité, la culture nomade et la démocratie au moyen de l'art contemporain. Les vingt-cinq artistes sont réunis durant dix jours au cœur de la steppe mongole pour y réaliser des projets conçus spécialement pour l'occasion.

SOPHIE GUYOT

Le thème de l'édition 2018 de la biennale, « Who Are We Now? », pose la question du transculturalisme : sans la croyance en une communauté des êtres humains, l'art ne pourrait pas transcender les frontières linguistiques et sociales. Paradoxalement, cette globalisation constitue une attaque contre des cultures spécifiques, qui sont en train de disparaître un peu partout. LAM 360° propose d'ouvrir la discussion : aujourd'hui quelles valeurs humaines pouvons-nous encore partager avec les habitants de l'une des régions les plus reculées du globe ?

Hannah Arendt a écrit que « le monde n'est pas humain pour avoir été fait par des hommes, il ne devient pas humain parce que la voix humaine y résonne, mais seulement lorsqu'il est devenu objet de dialogue ». Partant de cette idée, mon projet débute par une série d'échanges et de discussions autour du sens de l'adjectif « humain ». Quelle valeur attribuer à ce qu'on nomme « l'humanisme » ? Dans le contexte d'un séjour en vase clos dans un des pays les moins peuplés du monde, en compagnie d'artistes provenant de cultures diverses et éloignées, cette réflexion constitue une première étape de travail. Dans un second temps, un mot en mongol, suivi d'un point d'interrogation, sera inscrit en pointillé lumineux sur la montagne – le nom, l'adjectif ou le verbe qui sera apparu au cours des discussions comme le plus pertinent pour illustrer la question de l'humanité et de son fondement.

Le point d'interrogation est important : il cristallise l'interaction entre l'installation et les personnes présentes, les interpelle directement et les invite à prendre position. À cause du dénivelé et des différences de profondeur du terrain – ou grâce à eux – le mot n'est lisible que depuis un point bien précis. La notion d'humanité exprimée dans cette installation illustre ainsi de manière cruciale le problème du point de vue. Voilà avec quelles idées je prends l'avion pour Ulan-Bator le 25 juillet.

Depuis la fenêtre de ma chambre, au vingt-cinquième étage du Khuvsgul Lake Hotel, j'ai une vue magnifique sur la partie sud d'Ulan-Bator. Par ce temps pluvieux, la capitale, qui déroule ses quartiers sur une vingtaine de kilomètres au fond d'une sorte de cuvette entourée de montagnes, ne présente pas son meilleur visage. Si son existence est avérée depuis le XVII^e siècle, soixante années de colonisation soviétique ont laissé des traces encore vives, que les autorités actuelles tentent tant bien que mal de gommer. On distingue un certain nombre de bâtiments dans le plus pur style russe : théâtres et musées aux façades colorées, mais délavées, flanquées de moulures blanches et de colonnades, unités d'habitation grisâtres, identiques à celles qu'on trouve dans la ban-



Vues d'Ulan-Bator depuis le 25^e étage de la City Tower. En haut, vers le sud. En bas, vers l'ouest avec, au premier plan, la place Gengis Khan et sur la droite le bâtiment du Parlement.

Photographies Sophie Guyot

lieu de Moscou ou d'Ekaterinbourg, à l'intérieur desquelles s'empilent des appartements autour d'une cour défoncée. Viennent s'ajouter les conséquences de la modernité et des nouveaux apports de capitaux liés à l'essor de l'extraction minière : d'immenses gratte-ciels de métal et de verre s'élèvent en un temps record, à des hauteurs vertigineuses. La société mongole, qui s'est construite durant des siècles à l'horizontale, se développe dorénavant à la verticale. Je médite sur ce paradoxe en attendant, durant un temps qui me paraît infini, l'ascenseur qui me permettra de rejoindre la terre ferme. Cette nouvelle manière d'habiter entraîne également un rapport différent au groupe : alors que le pays affiche la densité au kilomètre carré la plus basse au monde, plus du tiers de la population habite UB – prononcer « Ioubi » – comme ses habitants la surnomment avec un brin d'affection.

Et pourtant, sachant que le diable – comme le merveilleux – se niche dans les détails, me voici redescendue du vingt-cinquième étage, déambulant dans les rues de la ville. C'est un tout autre monde qui se dévoile devant moi, fleurant bon la campagne et les gaz d'échappement. Sur le côté de la place Gengis Khan, un groupe de vieilles dames rieuses attend de traverser. De

leurs habits traditionnels chatoyants dépassent des jambes arquées, tordues à force d'une vie passée à cheval. Toute leur attention est absorbée par un écran géant situé sur le côté sud de la place, qui diffuse des publicités pour de la cosmétique, et dont les sonorités tonitruantes remplissent l'espace. Devant la statue de Sükhbaatar, l'un des dirigeants de la révolution mongole de 1921, une mariée prend la pose. Coquette, elle remonte jusqu'au genou sa robe à froufrous pour éviter les flaques d'eau, et se pend au bras des invités, tous vêtus pour l'occasion de leur costume de fête, qui détonne sur la grisaille urbaine. Eux ont chaussé leurs hautes bottes en cuir, et ne craignent pas l'inondation.

Dans un café en périphérie du centre-ville, un serveur hyperbranché me proposera une soupe roborative, avec des pommes de terre, du gras de mouton, et presque pas de légumes. Un repas qui tiendra au ventre jusqu'au soir, mais la ville compte également un nombre incalculable de très bons restaurants coréens, japonais, français, mexicains, italiens et même véganes, conséquence d'une pratique bouddhiste à nouveau bien implantée.

Le soir, je me rends au cinéma pour voir un film mongol. En l'absence de sous-titres, j'avoue que les détails de l'intrigue m'ont quelque peu échappé. Dans les grandes lignes : l'action se passe il y a fort longtemps. Une princesse très belle est enlevée par un sanguinaire seigneur de guerre, qui trucidé au passage une bonne partie de sa tribu. Plus tard, sa mère (rescapée du premier massacre), sera poignardée sous ses yeux, ainsi que son amoureux et son fidèle cheval (tué, dépecé et dévoré par un groupe de brigands). Je ne suis pas sûre que ce film, du genre hémoglobine, rende justice au cinéma mongol, dont j'ai pu voir récemment des exemples autrement plus convaincants. Dans tous les cas il ne plaît pas tellement au bébé de ma voisine, qui pousse, à chaque pic dramatique, des hurlements stridents (et je le comprends), alors qu'assises sur l'escalier deux petites filles en robe de tulle rose discutent d'un air très docte. Écœurée par tous ces massacres, je m'éjecte de la salle de cinéma pour prendre un peu l'air. Je ne saurai jamais ce qu'il est advenu de notre princesse, mais je ne me fais pas trop de souci pour elle : en Mongolie les femmes sont fortes, et les héroïnes ne manquent pas.

Le lendemain, j'assiste à une performance du Tumen Ekh National Song and Dance Ensemble. Ce moment se mérite : il faut d'abord trouver le théâtre, au milieu d'un terrain vague, derrière des buissons à demi sauvages, au bout d'une route défoncée. Assis sur des chaises basses, blottis les uns contre les autres, on assiste à un concert de musique traditionnelle des plus spectaculaires. Vêtu de bleu, coiffé d'un chapeau surmonté d'une sorte de bec, un chanteur corpulent émet des sons rauques, des bourdonnements gutturaux, que viennent compléter en parallèle d'autres sonorités plus aiguës, qui s'apparentent à un chant d'oiseau. Entre ensuite en scène un orchestre d'une dizaine de musiciens, accompagnés d'instruments que je n'avais encore jamais vus : une cithare géante, une autre avec des cordes qu'on frappe avec de petits marteaux, un cornet taillé dans une vraie corne courbée, fichée de pistons dorés. Mais surtout, une sorte de vielle à tête de cheval, comportant deux cordes, à la caisse de résonance rectangulaire : le *morin khuur*, si populaire qu'il est considéré comme le symbole même de la nation mongole. Les légendes de ses origines mettent en scène un cheval défunt, dont l'esprit se réincarne dans cet instrument. On raconte aussi – et ceci n'est pas une légende – que les nomades du Gobi en jouent lorsque la chamelle met bas afin de resserrer ses liens avec le chamelon. S'il arrive qu'un chamelon soit orphelin, la musique est utilisée pour qu'une autre chamelle accepte de



La vallée et la piste amenant au camp de Murun.

l'adopter. Il y aurait encore beaucoup à dire sur le *morin khuur*, mais cette histoire si belle, je ne peux m'empêcher de l'évoquer car une partie du public mongol semblait retenir son souffle et avait les larmes aux yeux.

Au marché Narantuul, qu'on appelle aussi *Black Market*, je fais l'acquisition de quelques outils. L'endroit abrite absolument tout ce dont on peut rêver. Sous les stands couverts d'une bâche, on vend des vêtements, des tissus pour réaliser un costume traditionnel, des chaussures sur des mètres et des mètres carrés, mais également des articles ménagers (pour la plupart importés de Chine), des outils, du matériel pour monter une yourte (structure en bois, couches de feutre, enveloppe étanche), du mobilier traditionnel peint en orange et des poêles en acier. On y trouve un nombre incalculable d'échoppes vendant des articles équestres : selles en bois recouvertes d'ornements, bridons, licols en cuir de vachette tressé, couvertures colorées, brosses. Je déambule entre les allées bordées de vendeurs, l'air moite frémit des bruits de cette activité commerciale intense, mêlée à des fragments d'humanité quotidiens, domestiques. Appuyé à un ballot de laine bouillie, un minuscule bébé dort, emmailloté dans un drap bleu ciel bordé de vert, tandis que sa mère négocie, à quelques mètres de là, une paire de bottes en cuir brodé à la pointe recourbée. Rassemblés autour d'un conteneur en bois, cinq gaillards moustachus tapent le carton en poussant des glapissements aigus. Des vendeurs ambulants proposent à tout venant de la nourriture et des boissons, vantant à

intervalle réguliers leurs denrées, en une ritournelle quasi incantatoire. Je quitte le marché, saturée d'images et d'odeurs avec dans mon sac un nouveau marteau et quelques colifichets, dont l'acquisition m'a paru indispensable. Un bouchon immense s'est formé devant l'entrée du marché, dont plus aucune voiture n'arrive à s'extraire. Je rentrerai à pied, slalomant entre les flaques d'eau.

Le car affrété par la biennale nous emmène dans notre lieu de villégiature, dans l'aïmag de Khentii, la terre natale de Gengis Khan. L'endroit se trouve à six heures de UB – autant dire un jet de pierre à l'échelle mongole. Très vite, la ville cède la place à la campagne, l'herbe reprend ses droits, le paysage se remplit de monticules veloutés aux formes voluptueuses. Des troupeaux de moutons paissent sur les côtés de la route, des yaks sont visibles sur les crêtes. Un homme passe à cheval au loin. Des rivières coulent au milieu de la vallée, dans lesquelles des gens se baignent.

Le camp de Murun, où nous allons passer dix jours, est déjà en soi spectaculaire : imaginez un cirque herbeux entouré de blocs rocheux, sur lequel sont posées une dizaine de yourtes, un peu comme si un géant avait jeté, sur son passage, des cailloux blancs. À la ronde, à peine une famille d'éleveurs nomades, le premier village se trouvant à une dizaine de kilomètres. Un couple de saint-bernard et leur petit de six mois nous accueillent à la sortie du bus. Le lieu est tenu par un ancien militaire et sa femme, qui feront tout pour nous rendre le séjour agréable,



Le camp de Murun, avec un troupeau de chevaux semi-sauvages.

malgré des conditions d'hébergement quelque peu spartiates. Nous n'en demanderons pas tant : autour de nous, tout, absolument tout, est d'une impressionnante beauté. Grimpée sur un sommet, je vois d'un côté les collines ravinées, recouvertes d'un tapis vert tendre, et de l'autre, à perte de vue sur des kilomètres, de petites montagnes d'où émergent çà et là des broussailles et toutes sortes de plantes grasses, à l'aise au milieu des rocaillies. Sur un petit promontoire, on distingue les ossements d'une vache, son crâne, son épine dorsale avec les côtes bien attachées, ses fémurs : la nature n'est pas tendre dans la steppe mongole. Au-dessus de nous vole un aigle immense, qui décrit des cercles concentriques. Est-il attiré par l'animation soudaine au-dessous de lui, ou cherche-t-il son prochain repas ? Nous le croiserons presque tous les jours, son ombre apparaissant parfois au sol alors que nous marchons sous le soleil, chacun y voyant un signe de bon augure ou une menace. L'aigle accompagnera tout notre séjour dans l'aïmag de Khentii, et nous sommes plus d'un à avoir eu l'impression, durant ces journées, d'avoir été suivis.

Vu du ciel, le camp de Murun doit ressembler à ces frottis prélevés en milieu bactérien, et que les scientifiques scrutent au microscope pour étudier les interactions entre les différents éléments. Comment se développe un groupe de vingt-cinq artistes provenant de pays et de cultures différents, tous avec un caractère bien trempé et tenus, quoi qu'il arrive, de mener à bien un projet dans un temps donné ? Certains arrivent avec en tête des plans bien définis, qu'ils vont suivre à la lettre dès leur arrivée. D'autres errent durant des jours entre les buissons en quête d'inspiration. Il y a ceux qui apportent avec eux des tonnes de matériel, préparé à l'avance ou acheté dans les marchés d'Ulan-Bator. D'autres au contraire se contentent de ce qu'ils trouveront sur place. Certains se lancent dans des réalisations ultra-sophistiquées, d'autres comptent sur l'aspect poétique de l'interaction de leur œuvre avec la nature. Il y a les artistes baroudeurs, équipés de chaussures montantes et de lampes frontales, et les artistes urbains, en mocassin et jupette, qui ne s'éloigneront pas à plus de cinq cents mètres du camp.

Et tout ce petit monde cohabite, communique, lie – ou pas – des relations d'amitié et d'entraide. De petits groupes se forment entre lesquels quelques électrons libres naviguent. D'autres sont des solitaires.

Mariko est japonaise mais vit à Belgrade. En discutant à bâtons rompus, nous nous trouvons même des amis communs dans cette ville. Elle présente, à mon avis, les qualités d'une parfaite hybridation des cultures : non invasive mais extrêmement chaleureuse, buveuse de vodka mais travailleuse acharnée, elle réalisera plusieurs œuvres d'une grande poésie, comme une sorte de canne à pêche terrestre, disposée sur un promontoire au-dessus du vide de la steppe, ou une bouteille semblant flotter dans l'air, entre deux blocs rocheux.

Liesl est sud-africaine mais vit à Taïwan. C'est un peu MacGyver au féminin : la reine du bricolage, de l'outillage et du montage. Pour la biennale, elle construit un abri monté sur roulettes, fait avec des éléments ménagers trouvés un peu partout à Ulan-Bator. Elle compte ensuite le déplacer pour y vivre quelques jours en autarcie, recherchant des métaux dans la terre à l'aide d'un détecteur. Le premier soir, un orage violent l'en empêche. La présence nocturne de serpents et de loups, également.

Ronald est venu en 4x4 (une Toyota Land Cruiser de 1987) depuis Amsterdam. Près de treize mille cinq cents kilomètres qui l'ont mené à travers l'Ukraine, la Russie, le Kazakhstan pour arriver jusqu'en Mongolie. Tout au long de son voyage, il a collecté des instruments de musique, qui lui serviront à

réaliser son installation : reliés à de petits moteurs alimentés par des panneaux solaires, ils jouent une musique qui leur est propre, le rythme étant uniquement dicté par la météo.

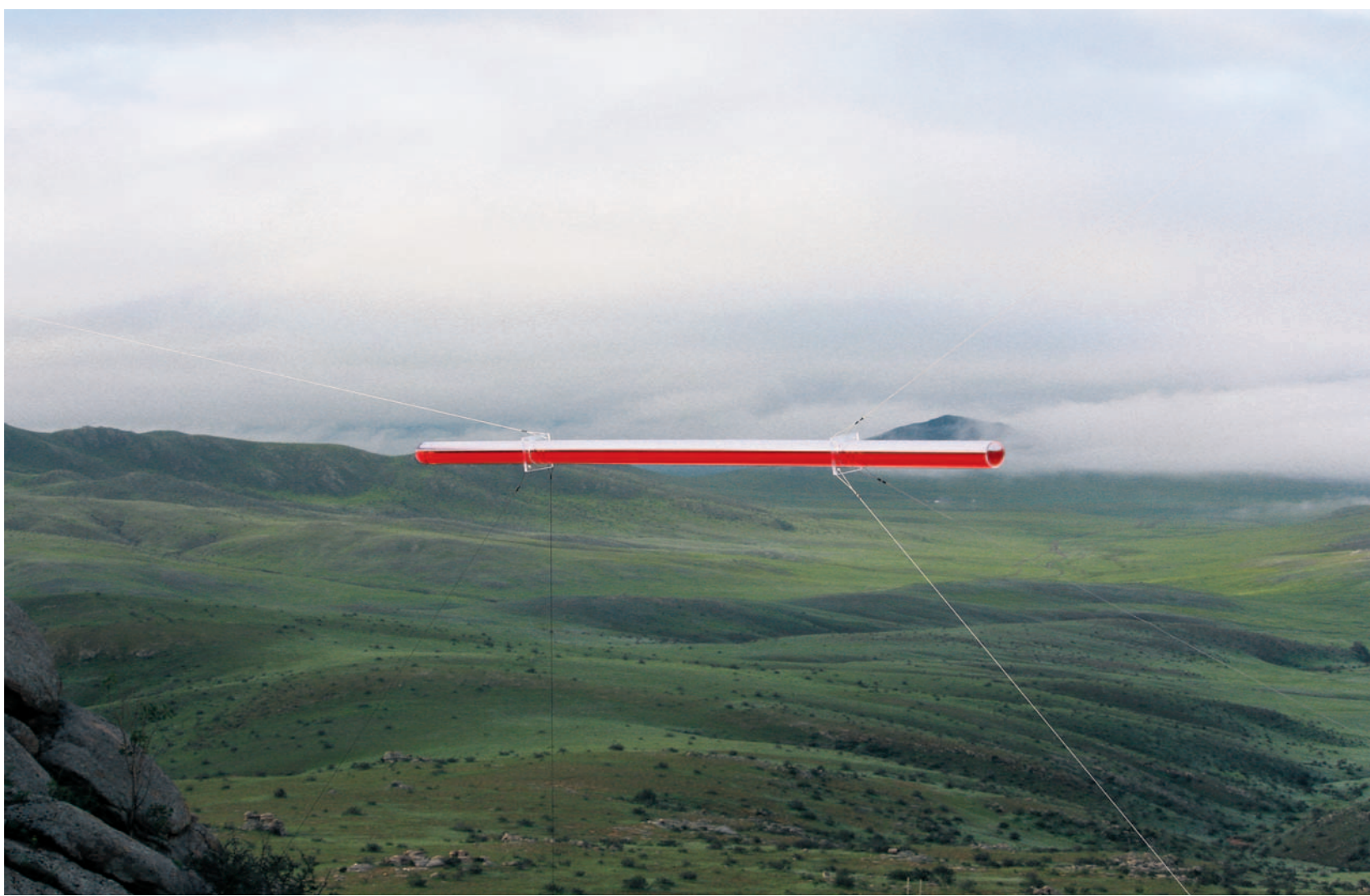
Camille est très jeune, elle vient de terminer son école d'art à Liverpool. Éprise de céramique, elle réalise dans la glaise mongole des dizaines de personnages qu'elle dispose sur un rocher aux strates rosées. Jour après jour, ceux-ci reviendront à l'état de poussière, balayés par les vents et lavés par la pluie, dans un processus de dissolution totale.

Zheng Lu est chinois et vit à Beijing. Pour LAM 2018, il tend entre les rochers de longs rubans adhésifs transparents, contre lesquels le vent projette le visible et l'invisible, l'organique comme l'inorganique : insectes, graines, poils d'animaux, grains de sable et même poussières humaines, toutes ces manifestations de vie sont capturées dans son installation, formant une sorte de diapositive instantanée de la vie de la steppe.

Bata habite Ulan-Bator, et est concerné par la dissolution de la tradition nomade de son pays dans le maelstrom culturel international. Disposant sur l'herbe une série de miroirs de tailles diverses, il organise sur le site une performance mettant en relation tous les participants, artistes mongols ou venus d'ailleurs, éleveurs de la région.

Ana vient d'Argentine. Elle conçoit et réalise elle-même des robots. Celui qu'elle a apporté se prénomme Pedro, et se déplace cahin-caha au milieu des buissons et des crottes de mouton, selon une logique qui lui est dictée par un végétal, en l'occurrence un champignon, placé dans une capsule, et pour lequel il recherche les meilleures conditions atmosphériques. Ce faisant, il analyse le sol et l'air des surfaces traversées, filme la campagne à sa hauteur et délivre ainsi une véritable cartographie des alentours du camp.

Dans la steppe mongole, le temps peut varier d'un instant à l'autre sans crier gare. J'en fais l'expérience amère un soir où je me rends auprès de mon installation pour vérifier le placement de certains éléments. Un orage spectaculaire s'est abattu sur nous vers 17 heures, mais après le souper le ciel est redevenu clair et la nature semble maintenant calme et sereine. Il faut compter vingt-cinq minutes de marche jusqu'à l'endroit où je travaille. Le terrain est accidenté, je remonte une pente escarpée, herbeuse. Des souris des champs poussent des cris à mon passage, d'immenses criquets sautent autour de moi, émettent des claquements d'ailes sonores. Ayant déposé mes affaires près d'un rocher, je dispose au sol quelques objets nécessaires au travail du lendemain. En moins de deux minutes, le ciel se couvre et devient gris anthracite, le vent se met à souffler en tempête, la pluie tombe à l'horizontale. Je manque presque m'envoler. Je retrouve mon sac et mes affaires avec peine – on n'y voit plus rien – remballer mes outils au mieux et dévale la colline à toute vitesse à travers les herbes folles. Des éclairs déchirent le ciel. Non loin de là, il y a un abri pour les chevaux. Je m'y cache du mieux que je peux, l'eau dégouline à travers les planches du toit. Sur ma droite, la foudre éclaire la vallée comme en plein jour. Le tonnerre gronde si fort que j'en sens les vibrations dans mon corps. Je frissonne en pensant qu'on doit s'inquiéter pour moi. Je décide cependant de rester sous cet abri de fortune en attendant que l'orage cesse ; je rentrerai ensuite à pied sous la pluie. L'eau commence à monter, elle ruisselle depuis le talus qui se trouve derrière moi, et commence à former de petites rivières. J'ai les pieds trempés – en fait je suis trempée jusqu'à l'os. Après un temps qui me paraît interminable, je distingue enfin les phares d'une voiture au milieu de la tempête. La jeep du camp, qui me recherche. Elle se dirige droit vers mon installation, à quelque trois cents mètres de l'abri. Je sors sous la pluie et cours dans sa direction en agitant les



Junichiro Iwase, *Land Scale 1, Levelling water in Murun Sum, Mongolia, 2018*. 5 x 200 cm. Photographie de l'artiste



Akmar, *Home from Mongolia, 2018*. diamètre 30 m, 300 drapeaux. Photographie de l'artiste

bras. Le conducteur semble ne pas me voir, occupé qu'il est à scruter le flanc de la colline. Enfin le véhicule rebrousse chemin et doit, pour me rejoindre, traverser une rivière qui vient de se former. La porte s'ouvre, une main se tend, me voilà au sec. Ce qui ne signifie pas que nous soyons hors d'affaire : la pluie a rendu les pistes impraticables en les transformant en rivières déchaînées, la jeep peine à se frayer un passage, gémit et patine en gravissant la côte inondée, tanguant comme un bateau. Le chauffeur déploie des trésors d'ingéniosité pour nous ramener à bon port.

La journée suivante sera consacrée à sécher tous mes effets. La météo semble plus clémente mais le ciel est encore nuageux et je ne me sens pas de taille à affronter à nouveau les éléments.

Les projets les plus pertinents perdent parfois toute substance une fois mis en contact avec la réalité du terrain. Au milieu

de l'immensité de la nature et de la beauté de la steppe, l'idée d'ergoter sur le sens du mot « humain » me paraît soudain totalement surréaliste. Des humains, il n'y en a pas beaucoup autour de notre camp d'artistes, mais il y a quand même quelques familles de nomades, dont on aperçoit les yourtes au loin à la ronde. Instinctivement, je recherche des centres d'intérêt, des valeurs qui me relient à ces gens, dont je ne comprends pas la langue, dont la vie semble si éloignée de la mienne, mais avec lesquels je partage la même planète. Je réalise que je n'ai pas besoin d'aller chercher très loin : élevée avec mes frères et sœurs à la campagne, dans le milieu des chevaux, c'est un monde que je connais bien, et une passion qui ne connaît pas de barrières linguistiques. C'est aussi un aspect de ma personnalité que je ne mets pas tellement en avant dans ma pratique artistique, peuplée d'urbains, pour la plupart largement indifférents au monde animal.

Ce changement de cap n'est pas innocent : en évoquant notre rapport aux animaux, c'est aussi notre manière d'exister en tant qu'être humain que nous mettons à nu. Cette métaphore s'inscrit dans un contexte global, dont les liens dessinent une connexion intime entre tous les êtres vivants.

C'est donc avec un brin d'émotion que je grimpe sur la moto qui me conduit auprès d'un éleveur voisin, à quelque deux kilomètres de notre lieu de résidence. La journée touche à sa fin, le bétail est rassemblé pour la traite, on prépare le repas du soir. Toute la famille est présente. Dehors, le temps se rafraîchit, mais il fait bon à l'intérieur de la yourte. Nous y entrons, mon interprète et moi, du pied droit, en nous dirigeant d'abord vers la gauche, comme le veut la coutume mongole. Sur les côtés sont disposés des lits. Des vêtements sont suspendus aux structures latérales, quelques jouets traînent çà et là. De jeunes enfants entrent



Munkhjargal Jargalsaikhan, *Kvadrat (Square)*, 2018. 300 x 450 cm. Dans cette œuvre performative, l'artiste souhaite mettre en évidence le « choc des civilisations » qu'implique l'exode rural. Oulan-Bator attire de plus en plus de nomades dans un espace très limité. Photographie Bat-Orgil Battulga

et sortent en se pourchassant bruyamment, deux immenses chiens passent leur tête à travers la porte. Dugardorj, le père de famille, s'assied sur le sol devant moi. Vêtu d'un *del* vert au revers plus foncé, il porte de hautes bottes de cuir. Sur son visage buriné, son sourire ébréché est largement communicatif, et me met immédiatement en confiance. Sa femme me tend un bol de lait de jument en signe de bienvenue. Après quelques paroles d'introduction, au cours duquel je lui explique mon projet, la conversation s'engage. Plutôt loquace à propos de son troupeau, Dugardorj se montre également curieux des pratiques en vigueur chez nous. Il souhaite savoir, par exemple, combien de chevaux les gens possèdent en moyenne en Suisse. Je lui explique notre manque de place, l'exiguïté de nos prairies, la cherté des frais d'entretien. Il hoche la tête en signe de dépit : la Suisse, décidément, ne lui paraît pas un pays fait pour les chevaux. J'apprends ensuite que les nomades ne donnent pas de nom à leurs chevaux : ils les désignent par leur couleur, leur qualité, leur âge. Il existe en mongol une quantité incroyable de termes pour décrire la robe d'un cheval. Bai foncé, bai un peu plus clair, gris-brun, ou plusieurs variétés de teintes tirant sur le crème : toutes sont désignées par des adjectifs bien précis, qui se combinent presque à l'infini. Tout aussi varié est le vocabulaire servant à distinguer les allures : le galop rapide, un autre plus lent, un autre se situant entre les deux, un galop plutôt sautillant. Nous parlons ensuite soins et médecine vétérinaire. Dugardorj est un multiple champion régional de courses. Il s'en organise plusieurs par année dans sa région : notre hôte collectionne les trophées sur le bas-côté de sa yourte et nous les désigne pudiquement d'une inclinaison de la tête. L'entraînement de ses

montures se fait de manière stricte et régulière, jour après jour et par tous les temps, comme chez tous les entraîneurs du monde. Lors de longues digressions, Dugardorj souligne la difficulté de ce travail, son caractère astreignant et répétitif, mais aussi la joie de participer à des courses, la fierté du vainqueur.

Élever et entraîner des chevaux en Mongolie n'a pas grand-chose à voir avec ce que nous connaissons sous nos latitudes. Les conditions sont bien différentes de part et d'autre, ainsi que les exigences et les prescriptions légales. Ce que je retrouve cependant en parlant avec Dugardorj, c'est cette étincelle dans les yeux lors ce qu'il me parle de son troupeau et de ses courses, une sorte de feu sacré que je reconnais immédiatement et qui m'émeut profondément.

La partie documentaire de mon travail m'aura pris plus de deux journées, au cours desquelles je discuterai également avec certains artistes mongols de notre groupe.

Le mot ЦОГИО (prononcer « tsoGIO ») signifie « galop ». Pas un galop ventre à terre à travers la steppe, le ДАВХИА (« davkhia »), pas non plus le galop lent, le ШОГШОО (« chogchoo »), qu'on utiliserait pour rassembler un troupeau. ЦОГИО désigne un petit galop digne – un galop de dame, comme me le précisent mes interlocuteurs avec le plus grand sérieux. C'est ce mot là que je commence à apprivoiser, dans ses sonorités (le mongol est vraiment difficile à prononcer pour des Européens, même multilingues) et dans son esthétique graphique.

Il est temps maintenant de me confronter physiquement à mon projet, de l'installer. Il est temps d'en découdre. En préparant minutieusement mon matériel pour le lendemain, je me sens impatiente, comme un

cheval de course dans les blocs de départ. Cette métaphore me fait sourire.

La montagne va se révéler plutôt difficile à apprivoiser. Après le choix d'un premier site, bien trop étendu, et dans lequel je perds mes repères durant deux longues heures, je me rabats sur un versant de colline de taille plus modeste. Mon travail consiste à présent à planter en terre une centaine de piquets sur lesquels je fixerai autant de petites lumières rouges – des phares de vélo fonctionnant sur batterie, achetés en quantités

industrielles via un site chinois. Les piquets doivent être placés de manière précise, en tenant compte du dénivelé de la pente et du point de vue – situé sur un sommet voisin – afin que l'inscription soit lisible. Il fait une chaleur intense, pas un bruit autour de moi sinon celui de mes pas sur le sol, et du « zip-zip » de mon mètre déroulant. Mais au fur et à mesure de l'avancement de mon travail, le sol se révèle bien trop caillouteux pour y enfoncer des pieux. Épuisée et découragée, je décide de faire une pause en



Jeunes cavaliers nomades à Murun. Photographie Sophie Guyot



Sophie Guyot, ЦОГИО? GALOP?, 2018. 30 x 105 m. Photographie Sophie Guyot

ruminant ma défaite. Cela fait des heures que je trime sur ce coteau sans aucun résultat concret – si ce n'est un bon coup de soleil et un début de déshydratation. Les éléments semblent se liguer contre moi, comme si la nature refusait obstinément d'accueillir ma création. Je lui ai pourtant, comme on me l'a conseillé, présenté mon offrande en répandant, le soir de mon arrivée, un peu de lait sur le sol. J'ai également minutieusement préparé ce travail dans les mois qui ont précédé, testant des dizaines de lumières, les plaçant dans des situations diverses, réfléchissant aux sens et aux implications d'une inscription géante en milieu naturel.

Seule sur ma colline, sous un soleil de plomb, je peste à haute voix contre cette maudite témérité mêlée de candeur qui, à chaque nouvelle réalisation, me plonge dans les situations les plus inconfortables. Je décide de changer de site à nouveau. Quelques heures d'exploration supplémentaires me seront encore nécessaires pour repérer un endroit plus accueillant. Mais il est déjà tard, je pose quelques repères et je m'en vais, pensant commencer enfin le lendemain. L'orage du soir m'en empêchera – je perdrai encore une journée de travail à tout sécher.

Cette journée, il me faudra la rattraper car le temps file. Le surlendemain, équipée et reposée, munie d'un pique-nique frugal, je reprends le travail, pleine d'énergie. Après mes échecs successifs, ayant encore en tête le souvenir de la violence de l'orage, j'ai besoin de me réconcilier avec cet endroit. J'arpente les lieux en tous sens, essayant d'assimiler les aspérités et le dénivelé, repérant les pics rocheux et les quelques broussailles. Je me parle à moi-même, je parle à la montagne, je réfléchis et retourne le projet cent fois dans ma tête. Je pose à nouveau mes repères sur le terrain, déroulant des mètres de ficelle en lignes parallèles et perpendi-

culaires. L'espace de travail mesure plus de cent mètres sur trente, je cours d'un point à un autre, je dévale la pente et la remonte cinquante fois, peut-être plus. Et subitement tout se met en place le plus simplement du monde. Les distances entre les éléments concordent parfaitement, les piquets se fichent en terre comme dans du beurre, chaque action entraîne une autre, presque naturellement. Le travail avance rapidement. À la fin de la journée l'installation est terminée. Elle ne se révélera complètement qu'à la nuit tombée car pour l'instant le soleil qui inonde la vallée lui fait concurrence, et c'est à peine si l'on distingue les piquets entre les herbes. Le soir venu, légèrement anxieuse du résultat, j'improvise un petit vernissage en compagnie des autres artistes de la biennale et des nomades de la vallée, autour de quelques bières et d'un peu d'airag – du lait de jument fermenté. Le jour faiblit doucement sur les sommets verdâtres, petit à petit les points rouges se révèlent en face de nous, de plus en plus distincts au fur et à mesure que la luminosité baisse. Comme une apparition au milieu de la nuit, «ЦОГИО?» nous fait face, nous questionne, provoque la discussion dans son rayonnement flamboyant. Je respire un bon coup.

De retour au camp à travers la nuit silencieuse, c'est maintenant la voûte céleste qui dévoile ses milliards d'étoiles dans un ciel complètement dégagé. Un magnifique croissant de lune apparaît derrière l'horizon, comme une immense lampe de chevet. Je me sens à présent plus sereine : je vais enfin pouvoir dormir après une série de nuits blanches. Les deux derniers jours à Murun, je les passe à me reposer, à visiter les œuvres de mes collègues, et à entreprendre de longues marches dans les collines avoisinantes. Ces dix jours ont passé d'un trait. Il est temps de quitter cet écrin de verdure, ce cocon feutré

et apaisant, pour rejoindre Ulan-Bator, sa circulation chaotique, ses gratte-ciels et son tapage incessant.

Dans le car qui nous ramène à la civilisation, apprenant que l'Europe suffoque sous les records de température et la fumée des feux de forêt, et alors que le dérèglement climatique est sur toutes les lèvres, j'ai une pensée pour le mode de vie des nomades de la steppe mongole, si respectueux des ressources naturelles, si peu exigeant, mais également si âpre et solitaire. En ce qui concerne notre petit groupe d'artistes, après à peine dix jours de ce régime, nous aspirons tous à une douche chaude et à un peu de wifi.

La salle d'exposition temporaire de la Mongolian National Art Gallery d'Ulan-Bator est si vaste qu'on pourrait y faire tenir une famille de nomades avec l'ensemble de ses troupeaux. C'est dans cet espace que la preuve tangible de notre travail artistique est exposée durant un mois. Une série de photos, quelques objets réalisés lors de la résidence, des panneaux explicatifs en anglais et en mongol. C'est étrange de voir ainsi épinglé au mur, sur papier satiné, le résultat des sensations au travers desquelles nous sommes passés : doutes, entraide, déceptions, anxiété, joie, euphorie, épuisement, appréhension, apaisement. Le vernissage rassemble le gratin artistique de la ville. Certains spécialistes sont même venus de l'étranger pour l'occasion, à l'affût de découvertes artistiques encore non exploitées. On discute, on réseaute.

L'envie d'être une fois encore tous ensemble nous réunit dans un restaurant, et la soirée se poursuit dans les boîtes de nuit de la rue de Séoul où se concentre la jeunesse de la ville. Avant que chacun reprenne l'avion pour rentrer chez soi, aux quatre coins de la planète.

Les artistes de la Biennale 2018

Shirin Abedinirad (Iran)
 Akmar (Pays-Bas)
 Bat-Erdene Batchuluun (Mongolie)
 Camille Biddell (Royaume-Uni)
 Ana Laura Cantera (Argentine)
 Vikram Divecha (Inde / Emirats arabes unis)
 Michele Giacobino (Italie)
 Sophie Guyot (Suisse)
 Mariko Hori (Japon / Serbie)
 Junichiro Iwase (Canada)
 Munkhjargal Jargalsaikhan (Mongolie)
 Richard Jochum (Etats-Unis)
 Tanya P. Johnson (Afrique du Sud / Canada)
 Omea Ping Leung (Hong-Kong)
 Zheng Lu (Chine)
 Jette Mellgren (Danemark)
 Sena Park (Corée du Sud / Nouvelle-Zélande)
 Elizabeth Prins (Afrique du Sud / Taïwan)
 Megumi Shimizu (Japon)
 Batsaikhan Soyolsaikhan (Mongolie)
 Odmaa Uranchimeg (Mongolie)
 Ronald van der Meijs (Pays-Bas)
 Siou Ming Wu (Taïwan)
 Tetsuo Yamashige (Japon)

www.landartmongolia.com

Le séjour de Sophie Guyot a été rendu possible grâce au soutien de la Ville de Lausanne / Fonds des arts plastiques.